

## Le repli des jours

Alain Raimbault

---

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Raimbault, A. (2000). Le repli des jours. *Moebius*, (84), 117–127.

# ALAIN RAIMBAULT

alain@creg.ednet.ns.ca

## *Le repli des jours*

*À Georges Bonnet*

Je suis  
les vols à la trace  
les plumes sans encrier  
où se calligraphie le ciel  
l'avoine suspendue au lustre

abeilles arabesques

\*

Cherche le mur  
entasse sous ses pierres  
l'arbre sans fruit jeûnant  
brindilles de temps  
tombées  
de l'horloge en retard

Rien  
sinon du soir

Glosées de chemins vicinaux  
les plaines  
leur reptation  
vers les forêts de cèdres  
Près des troncs  
bougeoirs de verdure  
elles s'agglutinent

de la mue des brumes guéries  
s'envolent

\*

Le jour s'aventure  
sur la danse des chemins de ronde  
d'une couleur posée  
tombée des fonds de ciel  
L'ombre lovée sous l'arbre  
rêve aphone

La terre ment de jeunesse  
à l'affût du printemps  
que l'hiver  
écorche

Sous l'encolure du chêne  
les lucioles trament un ciel  
pointillé  
requisies à l'éphémère  
Un été de cocagne  
cent fois sur le métier  
tisse un destin  
d'araignées

\*

Le soleil piétine  
un ciel carrelé de nuages  
L'hirondelle découd les frontières  
quand le rêve fruité  
des transhumances  
reprend le bourdon

L'été fait demi-tour

Le vent bancal des vignes  
bénit la girouette  
à l'affût du Sud  
longe le ciel

sur sa rive droite  
Je veille  
l'air chaud du sucre  
près des coquelicots,  
et des abeilles  
la lune de miel  
croissante  
Pluies d'été  
candidates à la mousson

\*

L'hiver des noyers  
déchire l'horizon  
à perte d'œil  
Chaque tronc enfoncé  
dans le bleu  
est un repaire de cornemuses

Feuilles, fleurs, fruits  
clandestins  
sous les branches blanches

Le soir  
sommole  
de profil dans l'étang  
en sursis d'images  
La nuit grille  
sa première étoile,  
un reste de présent  
languit  
dans les nattes du saule

\*

La nuit tombe  
drue  
courbe les pins  
Je m'allonge  
La nuit est monde  
d'horizont—alité

Bouffées de fenêtres  
heures où se précipiter à vivre  
s'accoupler au vent  
qui poursuit les trottoirs  
rhabille les ave—  
nues  
ouvertes

\*

Le pavé détrempe  
en pleine floraison sous le feu tricolore  
et le calcaire grisonnant  
des bas-reliefs  
Ressac des murs  
à l'aube

fuir

Gagner le soleil  
de nuit  
par fort vent d'ouest

Le feu clignotant  
oblitérait la nuit  
dans les transepts  
du boulevard  
Plus loin  
un virage et son torticolis  
paissait  
en oubliant la route

\*

Un bâti négligé de peinture  
où les murs se succèdent  
complotent sur le dos des  
affiches lierres grimpants lézardes...  
Quand je les croise  
dans l'angle droit

de quelque vol d'oiseau  
vertige du minimum

Il se fait tard  
des jours de pluie  
à compter les horloges  
Sur les cloisons en clef de sol  
un papier d'angle mort  
réfute le solfège  
Chiens cris diluviens  
supputent un voisinage  
en disette de silence

\*

Tendue  
la nuit  
comme une corde de violon  
sculpte les toits  
où le sombre ondule  
au rythme des tuiles  
immobiles  
Une étoile dit la messe  
pour le jour  
inclinant l'horizon  
de passage

Tes mains  
sur l'arche des mots  
se dévêtent les syllabes  
Tu lis en braille  
le vent  
le soir  
le désordre des tailles  
jamais d'accord

Une canne blanche  
montre du doigt  
les choses qui s'écoutent

\*

À deux doigts de frôler le matin  
je me fais crédit du temps  
m'offrir la rue et les trottoirs  
ensemble  
Il faut s'asseoir  
écartelée par tous les sens de la marche  
la ville est distraite

Du danger  
du danger sous les pas qui n'ordonnent  
pas forcément les bons sentiers

Le regard à tâtons sur l'espace  
d'un trait  
le miroir déborde le mur  
L'écho d'une table une chaise  
ouvre le silence à double tour  
Les mots dérivent à contresens  
muets au sortilège  
le vide est pris de face

Ma sépulture de verre  
filtre la nuit  
goutte à goutte

\*

Attendre un propice à la paix  
c'est le monde qui se décale  
Dormir l'horizon jusqu'au nœud  
peut-être tableau  
mobile  
peut-être acteur jusqu'à la pierre  
Dormir à pierre fendre

J'ai voyagé le jour  
d'une marge à l'autre  
usé jusqu'à l'aveugle  
Le soir exclamé des fonds de terre  
tarit les miroirs

où des taches de vide  
perlent au cadre

Le carreau plie la nuit  
en quatre

\*

L'escalier bat la démesure  
du pas vite réglé  
L'étage embusqué sous la porte  
est un reproche  
au trop lointain  
des perspectives  
Il fait gris de vert dans les pots  
Le jour replie derrière la fenêtre  
guette au rideau  
Passementier d'aveux  
mon journal intime  
est un sphinx du liseron

Un langage à l'extrême  
tasse le soir  
dans les brouillons  
chausse le pire

L'envie de figures  
où enfouir mon visage

\*

Il retira les mots des objets  
pour graver le vide  
à son envergure  
Le sourire  
à fleur de doigt  
posa les lettres une à une  
contre le bois  
et les suivit de loin

Les lieux  
hors des lignes de la main  
hésitent à passer à l'acte  
quand le jeu  
fréquente de trop près  
le langage  
L'acteur  
d'équerre sur les mots  
tente une sortie  
sous les rires de traverse  
Un temps de houle  
contredit le corps à corps  
pair et impair

\*

Les galeries d'air  
déplorent les rideaux  
où elles jouent les damiers  
La cour tient la fenêtre  
serrée entre les bois  
quand les tableaux explosent  
sur les murs d'eau saline  
Les teintes sculptées pas à pas  
effacent l'œil de l'orbite

Un kimono bleu pastel  
rosse les gris du ciel  
sur le balcon d'en face  
L'ubac et l'adret de l'immeuble  
ne viendront plus de la journée  
Il pleut même  
Assis dans la banlieue  
d'un réverbère  
j'épie les insectes  
les insomnies du double vitrage

\*

Les gymnastes du fil à linge  
se donnent la main

fantômes indolents  
de la lessive  
drapeaux de corps  
vogueant au vent  
ça sent l'assouplissement  
des fibres  
les ombres épinglées  
au hamac  
La farandole  
sommole  
avant le grand dérangement

Turquoise et tourmaline  
le soleil sucre  
le ciel ponant  
Dans le prisme endormi  
la lune  
joue au bilboquet  
un clair de terre  
sur les cils  
ose

\*

La lune toise  
les mots de nuit  
glacés sur le papier  
Les oiseaux sont crispés au ciel  
comme des visages sans boussole  
le sol dure sous la terre des nids  
Il pleut des hommes  
à chaque réveil  
la marée tourne avec le jour  
On s'en remet au cercle  
qui de l'œuf sème le caveau

La lune giratoire est morte et folle  
d'une toupie

La mer est une promesse  
d'un souvenir  
qui nous échoue

rochers en grève  
goémons lassés

Les navires sont des bijoux de femme  
sur un ventre meurtri  
sans cesse refermé

\*

L'eau est le  
sédiment du bleu  
brode les rochers  
jusqu'à la corde  
La mer s'est dissoute dans la nuit  
rappelée au monde  
par les ports qui la nouent  
Les vagues polissent un ciel  
griffé du vol des cormorans

Un pas vers le lac  
le pied glisse  
sur la couronne de pics  
tissés d'ombres où le névé  
tempête

Un isard croise au large

S'abîmer les yeux  
et le soir  
remonter le col  
Voilà  
demain aussi  
nous chercherons des refuges  
de pierres polies

\*

Le sable est bleu-outremonde  
quand une main d'enfant  
s'égare avec certitude  
Son regard rapiécé de mèche  
avec le chat  
Il est porte-parole du silence

Noé prêchait les îles  
quand les mots  
portaient les chapiteaux  
mais complice  
le vitrail  
joue le ciel  
sur les dalles

Mon temps file une dentelle  
comme ridée de blanc